

Virginie Blanchette-Doucet, Stéphanie Boulay, Jonathan Ruel

Marie-Michèle Giguère

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2017). Compte rendu de [Virginie Blanchette-Doucet, Stéphanie Boulay, Jonathan Ruel]. *Lettres québécoises*, (165), 28–29.

☆☆☆☆

VIRGINIE BLANCHETTE-DOUCET

117 Nord

Montréal, Boréal, 2016, 164 p., 19,95 \$.

La lassitude des kilomètres

Maude a quitté l'Abitibi pour Montréal. Si elle n'a plus de maison dans son patelin natal, elle a bien peu d'ancrages dans sa nouvelle ville.

Et j'ai conduit jusqu'à Val-d'Or (p. 62)

Elles m'émeuvent, ces nouvelles plumes qui savent raconter le territoire ; ils me touchent, ces jeunes auteurs qui ont envie d'écrire la Côte-Nord, l'Abitibi, la Gaspésie. Avec un premier roman magnifique, qui se lit d'un seul souffle, Virginie Blanchette-Doucet s'inscrit avec brio parmi eux.

Maude et Francis ont grandi face à face, chacun de leur côté de la route 117, entre Val-d'Or et Malartic. Ils ont exploré les bois à bicyclette, construit une cabane, fait des feux dans la cour chez Francis, joué avec les minéraux :

Si on arrivait à trouver du quartz avec des paillettes de pyrite brillantes, on faisait semblant que c'était de l'or. Même si mon père nous disait que c'était l'or des fous. On aimait bien l'idée d'être fous pour des bouts de roches. (p. 17)

Dans leur Abitibi « trop belle et trop dure » (p. 16), ils ont eu une enfance comme il se doit, salissante et libre. Puis, étudiants, ils ont tous deux déniché des emplois d'été à la mine ; ont découvert ce que c'était que de cracher de la poussière après les heures de boulot.

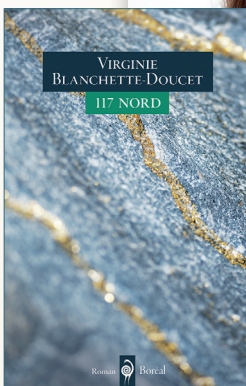
Un jour, les parents de Maude sont partis vivre à Pressiac, plus au nord, où leur fils nouvellement papa s'était établi. Quand les gens de la mine, « mains propres, chemises et papiers blancs » (p. 87), sont venus cogner à sa porte parce que « toutes les maisons du côté ouest de la 117 devaient être déplacées » (p. 88), Maude en était seule propriétaire. Elle les attendait, n'avait pas l'intention de se battre — « Tu as eu tort de penser que je pouvais être comme eux. Debout devant ma maison. » (p. 120) —, elle allait prendre le chèque et partir pour Montréal, « là où on ne connaît pas les noms des minéraux, où les ours affamés par les braconniers ne sortent pas du bois ». (p. 91)

529 KILOMÈTRES

Maude était déjà partie, 529 kilomètres plus loin, lorsque sa maison a été démolie. Francis, de l'autre côté de la 117, assistait au bref massacre. Après avoir quitté son pays d'arbres, elle use ses mains dans un atelier d'ébénisterie. Mais elle continue à penser à Francis, qui travaille toujours à la mine.

J'aimerais faire de la route avec toi, autant que j'aimais marcher à tes côtés et ajuster le rythme de mon pas au tien. Je ne sais plus très bien ce que ça veut dire quand je suis dans cette ville que tu détestes, et que tu es encore là-bas. (p. 39)

Souvent, elle reprend la route, à bord de la Tercel donnée par Francis. Elle s'installe chez lui quelques jours. Il travaille la nuit alors qu'elle



dort ; ils vont se balader avec le chien pendant ses journées de congé. La narratrice est discrète sur leur quotidien, leurs échanges.

117 Nord est un roman tout en retenue. On y raconte calmement la réalité difficile des mineurs, l'ennui et les espoirs fanés, le déracinement et l'injustice des expropriations. Construit de petits chapitres — qui portent des titres d'une triste beauté, tels « Plus aucun arbre n'a le droit de faire du bruit quand on l'abat » ou « Arpenteurs de rien » —, le roman ne connaît pas le superflu. Chaque phrase est soignée, nécessaire. La plupart laissent des traces, résonnent en nous.

Un hommage vrai, réaliste, à la terre raboteuse de l'Abitibi.

☆☆☆☆

STÉPHANIE BOULAY

À l'abri des hommes et des choses

Montréal, Québec Amérique, coll. « La shop », 2016, 160 p., 22,95 \$.

Poétesse d'une forêt triste

La vie n'a pas fait de cadeaux à la narratrice : un retard intellectuel, un corps un peu ingrat, un milieu familial difficile. Elle est toutefois dotée d'une humanité et d'une disposition pour la poésie qui feraient du bien à la plupart d'entre nous.

J'y ai réfléchi et je crois que ce que je préfère dans le monde entier, c'est de faire quelque chose que je crois juste et bon. Quand ça m'arrive, mon corps se remplit de chaleurs inconnues qui explosent dans mon poitrail et me rendent, comme, plus longue et légère sur mes cannes, alors je donne des becs à Titi [...] (p. 29)

Elle est « retardée », « virée sur le top », « nouille », « sauvageonne ». La narratrice est une adolescente pas comme les autres. Elle vit avec Titi, qui n'est pas « son parent » mais qui prend soin d'elle ; qui lui permet de vivre une vie calme, loin du regard des « chefs du monde » qui voudraient sans doute la placer en institution. Elles habitent en forêt, près d'une rivière où elles ont l'habitude de se baigner, dans des cantons « qui sont sauvages et où personne ne s'intéresse à personne d'autre qu'à l'or ». (p. 120)

La jeune femme fait certainement face à moult défis intellectuels pour comprendre le monde qui l'entoure, mais elle est dotée d'une sensibilité remarquable aux sentiments humains.

C'est fou comme l'amour, je crois, en plus d'être toujours en train de se remplir et se vider chez l'un et chez l'autre à qui vaut mieux que deux tu l'auras, ça se réveille pas mal quand ça sent que l'autre personne s'en va pour toujours. (p. 99)

Si l'école ne lui réussit pas trop, elle y découvre toutefois la poésie, qui devient un plaisir quotidien, une alliée contre la dureté du monde.

Autour d'elle, il y a Titi, donc, qui peine parfois à conjuguer ses obligations et ses désirs de liberté et Élène, une amie de la famille, une sorcière « mais pas hideuse » (p. 20). Puis, durant l'été, un inconnu vient sur leur quai pour se baigner, ce qui déstabilise grandement la jeune fille. Tranquillement, elle apprend à connaître l'adolescent et découvre ainsi, à sa manière, les sentiments amoureux qu'on lui avait récemment expliqués.

UNE VOIX

J'ai attrapé quelque chose qui aurait pu me tuer et c'est encore à cause de mes faiblesses personnelles. Ça n'aurait pas tué une mouche, mais moi ça aurait pu, parce que je suis crochue aussi de la survie. (p. 93)

Impossible de parler d'*À l'abri des hommes et des choses* sans nommer l'écriture surprenante, naïve, volontairement maladroite. Le personnage de la jeune fille éblouit grâce à cette voix singulière, magnifiquement tout croche :

☆☆☆ ½

JONATHAN RUEL

L'astronome dur à cuire

Montréal, *Druide*, coll. « Écartés », 2106, 520 p., 29,95 \$.

Épopée multiforme

En congrès en Turquie, de passage à New York, en voiture sur les routes étasuniennes ou dans un petit village d'Amérique centrale, un doctorant en astronomie promène sa quête amoureuse.

Marie-Hélène. Marie-Hélène. Je revis tout ça en mémoire et je sens que je vais exploser. J'ai dû sentir la même chose ce jour-là quand nous nous sommes séparés dans le métro. Comment aurais-je pu me sentir autrement? Nous étions si ignorants. J'avais vingt et un ans et elle, vingt, et je nous croyais pleinement adultes, mais nous étions si ignorants. (p. 447)

« Marie-Hélène vient juste d'avoir 20 ans » chantait Sylvain Lelièvre, à qui Jonathan Ruel dédie cet ambitieux premier roman, surprenant mélange d'une quête amoureuse, d'un *road trip* et de fabulations distrayantes, de théories universitaires poussées et de délires autour de la vie de Jésus.

Jonathan, le narrateur, étudie l'astronomie à Harvard, après un détour du côté de la physique. Avec son amie Moira, il entreprend un périple en voiture jusqu'à Chicago, pour y rencontrer un chercheur à qui ils souhaitent présenter leur théorie sur la mort de Jésus. Pour le plaisir, d'abord, les deux étudiants s'amuse à jouer des personnages, à feindre qu'ils sont en cavale, refusant de présenter leur carte



J'ai besoin de manger et de boire aussi, j'y pense comme à la plus merveilleuse chose qui pourrait m'arriver dans la vie, après voler bien sûr, mais si j'ai trop faim je ne tiendrai pas longtemps dans les airs de toute façon. (p. 89)

Cette écriture, c'est véritablement une voix qui dessine les contours clairs d'un personnage plus grand que nature, fabuleusement attendrissant. On entend l'adolescente, on se laisse porter et émouvoir par ses drames. Et pour rendre hommage à sa belle étrangeté, on conclura, comme elle aime le faire, d'un très senti « Olé ».



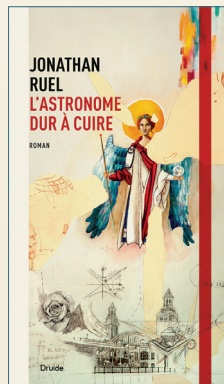
JONATHAN RUEL

d'identité lorsqu'ils louent des chambres d'hôtel, utilisant des stratagèmes pour semer un ennemi imaginaire. Puis au fil des événements, ils se demandent si la réalité ne rejoint pas la fiction.

Mais la quête du narrateur est d'abord amoureuse. Dans les aéroports à travers le monde, à New York ou sur la route, il cherche sa Marie-Hélène. Les hasards, les détours de la vie — ou sa propre obsession pour cet amour de jeunesse — la lui rappellent constamment.

ROAD TRIP HÉTÉROCLITE

C'est très subtil, mais une série de toutes petites décisions prises pour suivre ton rêve de comprendre l'univers peuvent t'amener graduellement à abandonner tes idéaux sociaux et la décence humaine. Le corps rejette ces changements avant que nous puissions vraiment comprendre ce qui se passe. (p. 49)



La théorie des cordes, la mort trop rapide de Jésus sur la croix, les multiples raisons d'être infidèle, les codes des congrès scientifiques : les sujets abordés ici vont dans tous les sens. *L'astronome dur à cuire* semble être la création d'un cerveau qui pense (trop) vite. Et c'est furieusement amusant.

Certains passages peuvent exaspérer tant ils sont précis — il y a des conversations sur la physique où je n'ai rien compris — et les digressions sont sans doute trop nombreuses. Pourtant, on poursuit la lecture, et avec beaucoup de plaisir. La créativité toute personnelle qui se déploie dans ce roman mérite notre attention. L'auteur a trouvé un créneau qui ressemble très peu à ceux de ses contemporains, et c'est tant mieux.